L'Arche de Milàn

Jacques Moscato

UPblisher

EXTRAIT

L'Arche de Milàn

Jacques Moscato

UPblisher.com

Chapitre 1

Milàn avait appris à sauter sur la plateforme arrière de la benne à ordures, presque sans élan. Au petit matin, pendant les congés scolaires, le jeune Milàn attendait le passage de la benne à la sortie des ateliers municipaux. En guise de sac à dos, il trimbalait un vieil étui écorné renfermant son petit accordéon. Parvenu à sa hauteur, Vasili, son père, adressait un mouvement de tête à son collègue Moussa ; ce dernier tendait au garçonnet un énorme gant de caoutchouc dégoulinant du jus noirâtre des poubelles. Dans l'instant Milàn était hissé à bord sans un mot. Au premier arrêt, les deux hommes vidaient les containers irrespirables de l'usine Métalfond, proche de leur campement. Puis venaient les poubelles du Prieuré voisin, en partie délabré. Ici les éboueurs en profitaient pour fouiller le caisson des épluchures. À chaque halte, ils étaient gratifiés de quelques légumes frais et autres fruits de saison, dans des sachets moins chiffonnés. Enfin, le camion accélérait pour couvrir le dernier kilomètre avant la ville. La Cité ! Une banlieue surpeuplée, à l'Est d'une capitale dont Milàn ignorait l'existence. Son périmètre d'activité avait été délimité par son père pour éviter tout contrôle. Non qu'il ne fût pas en règle, mais la prudence restait de mise. Les étrangers n'avaient pas intérêt à se faire remarquer ; trop d'embrouilles supposées, des reconduites à la frontière, accompagnées pour certains contrevenants jusqu'au pied d'une passerelle d'avion. Vasili se contentait de ce régime qui protégeait indirectement tous les siens. Et légalement ! Ainsi martelé par son chef le gros Marcel, le faiseur de carrières. Le patron après Dieu comme il disait.

Vasili rapportait que dans sa patrie, proche des pays Baltes, la démocratie institutionnelle se réformait au jour le jour sans en préciser le sens. Du moment qu'elle allait de l'avant, comme le prônait à l'époque le présentateur des informations officielles à la télévision. C'est ce que Vasili, un brin sarcastique répétait à Moussa, pour couper court à tout débordement nostalgique ; ce dernier évoquait à tout bout de champ les avancées politiques supposées ou encore l'élégance des dunes de son immense pays d'Afrique, hélas rongé par la corruption. Nonobstant, tous deux s'estimaient favorisés. À la fin du mois, leurs salaires étaient presque entièrement reversés aux leurs, restés au pays ; et comme la plupart de leurs collègues, ils amélioraient leur ordinaire en revendant des objets hétéroclites amassés au cours de leur tournée. Rien d'illégal en somme dans ce pays des droits, aux dires de leur chef, prêt à sévir à la moindre incartade.

Milàn avait rejoint son père et son oncle Tofik, voilà bientôt deux ans. Tous deux étaient ingénieurs polyvalents. Lassés d'un chômage politique forcé, ils avaient préféré l'exil aux combines d'un régime collectiviste d'un autre temps. Tofik dirigeait le service d'entretien des bennes à ordures. Aucun des métiers liés à la mécanique et à l'électronique ne lui était étranger. Son savoir-faire autant que sa discrétion avaient convaincu ; comme sa stature qui en imposait en toutes circonstances. Avec lui, aucun litige d'ordre professionnel ne s'éternisait. Le manque d'assiduité ou de bonne volonté, souvent à l'origine d'une contestation, trouvait son épilogue en moins d'une d'heure, supervision syndicale comprise. Les fameux « bras cassés » s'en retournaient bredouille ; à charge pour les services sociaux de leur trouver d'autres points de chute, conformément aux dispositions paritaires ; et pour continuer de favoriser une immigration soi-disant librement choisie. C'était, pour l'essentiel, le contenu des discours de bienvenue adressé par

le gros Marcel aux nouvelles recrues. Il expliquait pour finir, que les choses ainsi exposées permettaient de gagner un temps précieux, au profit du service et des personnels les plus ponctuels, gratifiés de primes exceptionnelles deux fois par an. Effectivement, le chef Marcel était le Maître à penser auquel il convenait de ne pas déplaire. Par chance il n'en abusait guère et reconnaissait les mérites de chacun. Parfois maladroitement. Dès l'abord, il avait été impressionné par le comportement dynamique de Vasili. Au terme de la première année, ce dernier, chargé de conduire les bennes à ordures, s'était proposé pour remplacer de temps à autre les manutentionnaires de l'arrière ; pour comprendre leurs difficultés, améliorer leur confort et par conséquent leur rendement. Il n'avait pas hésité à inciter certains éboueurs parmi les plus fiables à apprendre à conduire la benne.

À tour de rôle ils assumaient les aléas d'un service public avec le sens d'une responsabilité partagée. Les édiles municipaux, bien renseignés, s'étaient gardés d'ébruiter l'opération. « Une incongruité statutaire dont on ne sait pas bien jusqu'où elle peut conduire » avait souligné le représentant du personnel, un élu proche d'un syndicat jadis puissant. Seul Monsieur le maire avait accepté « une virée » dans la benne à ordures aux côtés du chauffeur, tantôt Moussa, tantôt Vasili. Ce jour-là, tous deux avaient été invités à partager le repas de l'élu, chez lui, en présence de sa famille et de quelques invités, dont le vicaire desservant du petit Prieuré ; le premier responsable d'une communauté disparate de religieux égarés. Moussa, mal à l'aise, n'avait pas desserré les mâchoires. Il se contentait de sourire en baissant les yeux à chacune des propositions de « Ma'am-lo-mèr » qui insistait pour qu'on l'appelât Isa. Lorsque Gaëlle, la plus jeune des filles de la maison s'était invitée sur ses genoux, il avait eu toutes les peines du monde à réprimer un

sourire, en détournant son regard ému en direction du vestibule. Il était le père d'une petite Mandy qu'il n'avait pas revue depuis un an. Vers la fin du repas, l'autre fillette, à peine plus âgée, l'invita dans la salle de jeu du sous-sol ; et de temps à autre, tous les invités se regardaient, attendris, en percevant les fous rires de Moussa et de ses nouvelles camarades de jeu, qu'il n'hésitait pas à hisser sur son dos, en bon mulet rétif ou facétieux.

***

Vasili, malgré de fulgurants progrès, s'exprimait dans un français encore rocailleux mais très imagé, selon monsieur le Maire. Son épouse avait posé d'innombrables questions sur la famille restée au pays. Isa saisissait mal les motivations de la femme de Vasili, s'obstinant dans l'éloignement avec deux enfants en bas âge. Vasili avait détaillé, sans plus de conviction, les raisons de ce choix ; son métier d'enseignante au statut de fonctionnaire privilégiée ; ses parents, à la santé précaire, son attachement aux coutumes de ses concitoyens et pour tout dire, l'argent que lui expédiait mensuellement son mari. Tout pour la satisfaire. Dans un premier temps, Vasili n'avait rien révélé de l'engagement idéologique de son épouse Julia, soutenue par un cousin éloigné omniprésent, Vlada le magnifique, récemment promu au rang des dignitaires du parti. Une position intenable que Monsieur le maire avait fini par apprécier, lors de la demande d'asile des deux réfugiés politiques surqualifiés. Une aubaine pour la commune. Tofik et Vasili s'étaient intégrés sans l'ombre d'un écart. Leurs pratiques religieuses discrètes leur avaient valu une recommandation de l'imam local, confortant les soutiens

appuyés du maire, au grand dam d'une opposition toujours stérile, en flagrant délit de contradiction.

Seul l'octroi d'un petit préfabriqué, sur le terrain communal des ateliers de mécanique avait fait l'unanimité.

La venue de Milàn ne fut pas aisée. Migrant, selon ses parents pour apprendre librement un métier, en fréquentant de vraies écoles, le garçonnet n'avait pas du tout été convaincu. Le père abbé du prieuré l'avait accueilli à bras ouverts, à la demande de Vasili, devenu au fil des bennes et des gratifications mutuelles un ami dévoué, de même que Tofik, le plus pratiquant des deux frères. Le jeune Milàn, du haut de ses dix ans, réfractaire à toute tentative de dialogue, avait vite appris quelques bribes d'un vocabulaire vindicatif auprès de Moussa, pour refuser le moindre échange ; et cela en peu de mots, dont le dernier déridait les religieux lorsqu'ils approchaient pour caresser ses cheveux ou ses joues.

— J'vous merderr !

Grommelait-il à chaque approche, dans l'attente d'une réaction pour surenchérir le cas échéant. Mais il n'y eut pas de manifestation hostile à son égard. Tout au plus un froncement de sourcils chez le père André, suivi d'un hochement de tête un peu désabusé aussitôt exploité par l'enfant,

— Toi, j'vous merderr !

Un jour, ils se croisèrent au milieu de la cour intérieure conduisant à la chapelle. À bout de patience, c'est le père André qui céda,

— Eh bien moi aussi, tu entends ? Moi aussi !

Surpris, le garçonnet rougissant baissa le regard, en s'attardant longuement sur les pieds nus du brave homme, dans des sandales démesurées. Depuis ce jour d'hiver glacial, au terme de six mois consacrés à son alphabétisation, Milàn avait changé ses agressions verbales en une série de regards

fuyants. Puis, apparurent les premiers signes de coopération, après une ultime série d'incidents scatologiques des plus singuliers, passés sous silence par la communauté religieuse ; devant la porte de certains religieux, on avait retrouvé des sachets de l'épicerie voisine en bon état, remplis d'excréments d'animaux.

Depuis son installation contrainte, Milàn le pauv' – ainsi surnommé par l'aimable épicière de la rue du canal – avait répandu, un temps, ses rancœurs répugnantes. Au fil des mois, il avait détourné l'intitulé de son surnom pour en faire un patronyme complet sans en connaître le sens. Juste pour changer un nom de famille imprononçable, selon sa première institutrice. Un nom truffé de c et de z, avec des accents sur certaines consonnes, au profit d'un nouveau nom compris de tous. « Un nom aux consonances bretonnes, peut-être, avec ce regard aux tourments bleu marine » comme suggéré par l'une de ses admiratrices.

— Moi, Milàn Le Povff !

Lançait-il fièrement aux auditeurs de passage, après un air d'accordéon. À la suite de quelques tentatives musicales réussies, Madame Grospirron, l'épicière protectrice, l'avait installé devant son établissement, en priant les passants de ne pas lui donner de l'argent, mais de la rencontrer personnellement le cas échéant. Non, son protégé ne faisait pas la manche. Il jouait pour égayer le quartier, pour répondre aux sollicitations des curieux ou de quelque mélomane. Car Milàn, sans le savoir, était un surdoué. Pendant son récital improvisé sur des thèmes de son folklore natal, les attroupements devant l'épicerie n'en finissaient pas. Puis il rejoignait la cuisine de « Madan Gopiroone » ; là, il pouvait se réchauffer et se restaurer devant une collation bien copieuse. Le temps passant, il arrivait que son père n'ait plus à payer ses courses alimentaires; il n'était pas rare qu'il

reçût un petit complément, déduction faite de ses achats ; une générosité en faveur du garçonnet que Vasili ne s'expliquait pas. Bientôt, un troisième petit salaire parvint au foyer des gens de l'Est, notamment en période de congés scolaires. Le surplus allait sur un compte postal au nom de Milàn. C'était son premier argent. Celui dont il ne voulait pas. Il disait n'avoir aucun besoin « dans ce pays de cocagne » selon son oncle Tofik.

Le silence que s'imposait le jeune garçon, depuis l'abandon du foyer maternel, inquiétait les responsables scolaires, contrairement à son père ou à son oncle qui ne manquaient jamais de le soutenir, mais sans effusion verbale. Des attentions que Milàn n'attendait pas et dont il aurait pu se passer. Par habitude, comme il l'avait révélé un jour au père André, devenu en peu de temps son unique confident. Le religieux avait observé qu'en le sollicitant le moins possible, il permettait à l'enfant d'aborder les sujets de son choix ; à son rythme et selon ses préoccupations. Un jour, il avoua qu'Anna-Katrin, sa sœur cadette lui manquait. En revanche, pas un mot, aucune allusion et jamais la moindre évocation de son lointain pays ou de certains de ses proches. Comme si sa Mère ne comptait plus, malgré de courts écrits où elle ressassait les mêmes descriptions, à propos des mêmes sujets, dont le dernier, invariable, à la gloire du parti. Dès le début de leurs échanges, le père André avait bien insisté ; jamais il ne questionnerait son père ni son oncle à son sujet ; et pour quelque motif que ce soit. Milàn, ce jour-là, avait découvert la notion de confiance. Celle qu'il n'aurait de cesse d'établir bientôt avec des interlocuteurs adultes, dans des sphères d'activités les plus diverses, en rapport avec ses étonnantes capacités.

***

Lors de l'entrée de Milàn au collège des Roses, le père André avait convaincu Vasili de le laisser superviser les études de son fils. Après une révision des notions découvertes en classe et quelques rares exercices d'application, c'était au tour du jeune garçon de poser des questions. Ayant toujours le choix des sujets, pas une fois il ne manquait de questionner sur le comportement de ses camarades ; avec leurs références télévisuelles, leur goût immodéré pour échanger sur internet ou avec leurs téléphones portables. À chacune des questions, le père André s'efforçait de prévenir les déceptions ou les attentes du garçonnet. Alors, « Pér'andrè » avait décidé d'activer l'ordinateur du prieuré, en lui montrant comment exploiter habilement ce portail universel. Comment s'informer, observer ou échanger, pour nouer des rapports humains enrichissants. Comment initier une recherche, comment visiter le monde, son pays, sa rue, jusqu'à l'emplacement de sa demeure. Ce jour-là, Milàn était resté stupéfié, les yeux rougis rivés à la façade de son immeuble épais, sale, sans couleur. Triste à pleurer, justement.

Pour ne pas le lasser, son mentor s'en tenait à des réponses courtes, simples ; y compris sur des sujets complexes. Les manipulations s'étaient vite transformées en jeu. Un jeu d'enfant ! avait plaidé le religieux, en conseillant à Vasili d'offrir à son fils un petit ordinateur. Ce fut Milàn qui montra à son père comment trouver des équipements bon marché sur le net, comment les recevoir et comment les payer ; avec son propre argent bien sûr. Mais avant tout, comment utiliser « la fenêter-du-mondt » pour se renseigner, communiquer, protester, apprendre. Oui, apprendre.

À l'occasion des 13 ans de Milàn, le père André avait réuni un chœur de quelques condisciples dans la chapelle. Le jeune garçon ne s'attendait pas à ce que des étrangers se

regroupent pour célébrer une étape de sa vie privée. Aussi, avait-il apprécié que nul n'attendît de reconnaissance, à l'issue d'une rencontre dédiée avant tout au chant choral. La beauté sobre des motets interprétés l'avait profondément touché. Un choix musical à l'initiative du père André qui n'avait pas cessé d'observer son protégé. Il savait que l'enfant musicien retrouverait l'essentiel de ce qu'il avait entendu sur son accordéon de fortune ; un instrument rudimentaire, avec des touches de piano et une sonorité métallique disgracieuse, que Milàn rendait supportable à chacune de ses exhibitions publiques. Quelques jours après, Milàn apporta son accordéon au collège, à la demande du professeur de musique. Malgré d'inévitables quolibets, la classe fut impressionnée. Mais en fin de journée, quelques énergumènes de l'établissement, bien renseignés par les chahuteurs de sa classe, ne trouvèrent rien de mieux que de jouer au foot avec son instrument, comme il le déclara aux policiers venus le questionner.

Milàn le discret avait sévèrement corrigé les deux principaux instigateurs ; les trois autres comparses avaient déguerpi. Son piteux instrument avait fini en lambeaux, dont certains dans la bouche de ses agresseurs, causant de sérieux dommages dentaires. Après une enquête approfondie, la presse locale s'empara de l'affaire en prenant fait et cause pour le petit immigré. Dans la foulée, le maire lança une souscription pour offrir à Milàn un instrument digne de ce nom ainsi qu'une inscription dans une école de musique de bon niveau. Quelques jours après, la surveillance autour du collège s'étant relâchée, chacun des parents concernés mit de l'eau dans son vin ; et comme les gens de l'Est n'en buvaient jamais, ce fut l'occasion d'une réunion de quartier soigneusement préparée par les élus. On échangea des traditions, des mets et des boissons, des chants, des rires et

des jeux. Les belligérants avaient pactisé, tous animés des meilleures intentions, avec la promesse des familles à plus de vigilance et de respect.

***

Le jeune professeur d'accordéon sollicité, chargé de cours à l'École Nationale de Musique de la localité voisine, était un virtuose de renommée internationale. Max, comme l'appelaient tous ses élèves, avait été désigné par le ministère de la Culture pour faire entrer sa discipline au C.N.S.M.P [1] où elle n'avait jamais été enseignée. Max avait choisi un instrument de grande valeur pour Milàn. Un accordéon à boutons et non à touches, au chromatisme brillant, avec une profusion de jeux, comparables à ceux d'un petit orgue d'appartement. Max avait vite admis que son nouvel élève possédait un sens inné du soufflet ; et donc du phrasé. « C'est l'archet du violoniste, la respiration, le souffle des chanteurs, la colonne d'air des instrumentistes à vent » insistait-il en présence de néophytes. Certes, il fallait tout réapprendre au niveau des doigtés. Mais Milàn assimilait tout ce qu'il entendait lorsque son Maître jouait ; le mimétisme, la facilité, la soif d'apprendre faisaient chaque jour des merveilles. Au terme d'un petit trimestre scolaire, Milàn jouait les morceaux des élèves de la troisième année sans pouvoir les déchiffrer ; par simple imitation auditive. Max avait demandé à rencontrer le père André – présenté par l'enfant comme son répétiteur – en présence de Vasili, dans l'enceinte du prieuré. Presque tous les religieux sachant lire la musique, Max préconisa une pédagogie adaptée, pour

[1] Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris

permettre au prodige d'accéder efficacement aux répertoires les plus divers. Pas une seule fois, on ne prit Milàn en défaut. Ses travaux scolaires ne pâtissaient d'aucun retard malgré sa double formation.

— Bien au contraire ! Comme l'avait affirmé Max à Vasili ; « en valorisant une discipline de prédilection, l'enfant développe des aptitudes et sa curiosité dans tous les champs d'apprentissage ». De fait, le garçonnet avait progressé bien au-delà des attentes de ses professeurs. Il lui fallut peu de temps pour parler et écrire le français presque aussi bien que ses camarades nés en France. Seul son accent prononcé trahissait une origine slave.

Depuis la fameuse agression, Moussa ou Vasili venait le chercher à la sortie des cours ; et personne pour lui reprocher de grimper lestement sur le marchepied de la benne à ordures de retour au dépôt. À peine installé auprès du chauffeur, Milàn répondait aux saluts bruyants de ses copains par une brève salve de coups de klaxon. Puis, direction **le Prieuré**. En toute fin d'après-midi, son père venait le récupérer. Le soir, il n'était pas rare que tous se retrouvent au réfectoire autour d'un modeste repas en présence des religieux ; une occasion pour Milàn de leur présenter les œuvres travaillées. Un soir, lorsque le petit virtuose interpréta quelques œuvres polyphoniques des précurseurs de J.S. Bach, puis ses premiers préludes et fugues, l'émotion gagna l'auditoire. Le petit orgue en miniature, dans les bras fluets du jeune musicien, avait rayonné si puissamment, après l'exposition délicate du thème de la fugue, que le vicaire proposa l'organisation d'une audition dans la chapelle, à l'occasion d'un concert public. Lors de la première, en présence de quelques personnalités civiles et religieuses, dont certaines venues de la capitale, le Prieuré fut pris d'assaut par les familles des

amis de Milàn et bien sûr par ses bruyants copains. Les religieux leur avaient servi un goûter des plus copieux après le concert. L'oncle Tofik avait eu des larmes aux yeux. Non pas tant au sujet des exploits de son cher neveu – il l'écoutait religieusement tous les jours – qu'en raison de la présence chaleureuse d'une assistance bigarrée qu'il avait observée ébahi ; une ribambelle d'enfants noirs aux côtés de petits blancs, quelques asiatiques et d'autres originaires du Maghreb. Des enfants de toutes les origines et surtout de toutes les confessions. Tofik avait évoqué une circonstance quasi œcuménique. Le soir même, en présence de son neveu, il avait tenté de relancer une discussion autour de la religion. Une incitation récurrente à laquelle Milàn se soustrayait invariablement ; depuis que son père avait affirmé qu'un engagement religieux sincère supposait une adhésion librement consentie, en connaissance de cause. Beaucoup plus tard, le père André lui aussi avait tenté une approche, en abordant des généralités ; c'était à la suite d'une réflexion des professeurs de lettres et d'histoire des classes de 4e sur le thème de la tolérance, notamment en matière de croyances.

En premier lieu, le religieux avait évoqué la kyrielle d'attentats contre les Chrétiens en Egypte, au Pakistan et même en Inde, depuis le milieu des années 70. Une religion placée sous le régime de la peur.

— Et plus récemment en Irak, avait-il complété, attristé.

Il avait précisé que les Chrétiens étaient installés dans le Moyen-Orient bien avant l'arrivée de l'islam et que les Coptes auraient pu donner leur nom à l'Égypte. Une mention dûment reprise par Milàn qui lui avait valu le satisfecit de ses professeurs, étonnés par les connaissances de leur jeune accordéoniste comme ils disaient. Mais lorsque ce dernier désigna les islamistes, au sujet du conflit entre Sunnites

et Chiites – ces derniers voulant écarter les Chrétiens, placés entre leurs deux communautés – les enseignants comprirent que Milàn avait bénéficié de l'érudition de ses amis du Prieuré ou de ses proches. Tous, au collège, connaissaient les confessions des uns et des autres.

– Non, c'est le père André qui l'a dit.

Dans la foulée, Milàn avait convaincu son professeur de français d'inviter le père André, pour parler des religions en général et des pratiques au sein du Prieuré ; ce que l'homme d'église avait accepté simplement. Le religieux avait conclu son exposé en déplorant l'anxiété grandissante pour un christianisme fragilisé, l'affront persistant pour un islamisme prônant la violence, au prétexte de droits territoriaux et politiques bafoués. Enfin l'espérance sereine, pour d'autres courants de pensée plus éloignés, jusqu'au fin fond du Sud-Est Asiatique. Milàn le premier avait soumis une question sur les pratiques au sein du Prieuré. Et d'abord, pourquoi autant de religieux si différents en un même lieu ? Des moines Chartreux, des prêtres Eudistes, des frères Salésiens ; et d'autres, Franciscains, un missionnaire Clarétain, un frère Capucin du Québec et lui, le père André, un Jésuite, comme il les avait lui-même introduits lors de la venue de Milàn et de sa famille au Prieuré. En bon chrétien, l'érudit avait brièvement présenté chacune des congrégations, dont certaines aux effectifs de plus en plus réduits. Devant la complexité du sujet et la perplexité suscitée, tous avaient retenu que ces hommes d'église partageaient la même foi, avec quelques variantes au niveau des pratiques et des engagements individuels ; mais la quasi-totalité avait fini par privilégier le contact et le service des hommes, loin des rigueurs de l'isolement. Le père André amusa son auditoire en rappelant qu'on qualifiait de jésuites certains trop bons chrétiens ; raison pour laquelle il s'efforçait en toute circonstance de ne jamais forcer le trait.

D’autres après Pascal, avait-il rajouté en croisant le regard complice de la jeune enseignante de Milàn, s’étaient chargés de concentrer leurs attaques sur cet ordre prestigieux, le second après les franciscains et les dominicains, toujours caractérisé par un grand zèle apostolique.

Une question posée par une élève catholique sur l’histoire de leur compagnie, avait permis au conférencier de préciser que les Jésuites furent bannis de France à deux reprises depuis le 18e siècle, avant l’abrogation d’une interdiction de leur activité relativement récente, en 1973. Cette ultime précision provoqua la réaction quasi immédiate de Milàn

— Mais alors, pourquoi les avoir quittés ?

Le père André évoqua les trois vœux qu’il avait prononcés dès l’origine, dont celui de chasteté – provoquant quelques remous après une brève explication – et le vœu de pauvreté. Celui de l’obéissance à un supérieur avait fini par lui peser. Trop de contradictions, l’absence d’écoute et le peu de serments utiles avaient eu raison de son engagement. Le Prieuré, connu de toutes les confréries, avait endossé un double statut ; un centre d’accueil pour des brebis dissidentes et celui de simple exploitation agricole, comme après la révolution. La vaste étendue de ses terres arables offrait à toutes les paroisses du diocèse des légumes et des fruits de saison à volonté ; offrandes dont bénéficiaient de nombreuses associations caritatives.

Lorsque le brave homme demanda à connaître les diverses confessions des élèves, seuls Milàn et Jalila restèrent muets. Le religieux prétendit qu’ils devaient avoir leurs raisons pour ne pas se prononcer et que cela était infiniment estimable ; ce qui troubla encore davantage les plus fervents, sitôt devenus silencieux. Attentifs. Étonnamment solidaires.

Au Prieuré, pas une fois ne fut évoquée la teneur de cette réserve. À l'occasion, Milàn ne manquait pas d'interroger sur la signification de certaines pratiques et notamment des sacrements. La question de la confession l'avait passablement troublé. Pour la première fois il avait évoqué, à demi-mots, l'affection particulière témoignée par son père ; un père qui ne le condamnait jamais lorsqu'il lui avouait ses écarts. Ce n'est pas pour te punir, insistait Vasili ; « c'est pour guérir. Pour ne pas recommencer. » Puis, c'était à celui qui amorcerait le premier pas en vue d'une réconciliation. Vasili se contentait de serrer la tête de son fils contre lui ; comme pour le relever. Tout en retenue. Un moment que le jeune garçon avait fini par rechercher ; et un attachement dont son confident avait pris la mesure. Ce jour-là, le père André n'avait pas eu à évoquer l'intercession divine, dont Vasili et son cher fils n'avaient manifestement nul besoin.

Sa première formation de psychologue, lui laissait même entrevoir pour Milàn – malgré l'éloignement de ses racines maternelles – une autonomie potentielle, une base initiale sécurisante pour son devenir. S'il apprenait, fort timidement encore, à partager ses émotions, le jeune homme commençait à bénéficier de l'aide des autres pour tenter un envol.

Un signal. Une alerte peut-être ; comme autant d'appels discrets. Quelques élans et des émois auxquels la jolie et timide Jalila n'était pas insensible. Depuis la révélation de leur non-dit commun, elle ne le quittait plus des yeux. À peine sortie de classe, elle se contentait de le suivre à bonne distance ; dans les escaliers, dans la cour de récréation ; souvent, elle l'accompagnait du regard, là-bas, devant le bloc des toilettes au fond de la cour. À la sortie des classes, elle le suivait encore sur le trottoir opposé lorsqu'il rentrait à pied ; à observer chacun de ses arrêts ; jusqu'à la

limite de l'ultime rue du quartier avant la route nationale, en direction des lointains ateliers municipaux. Non, décidément trop loin.

***

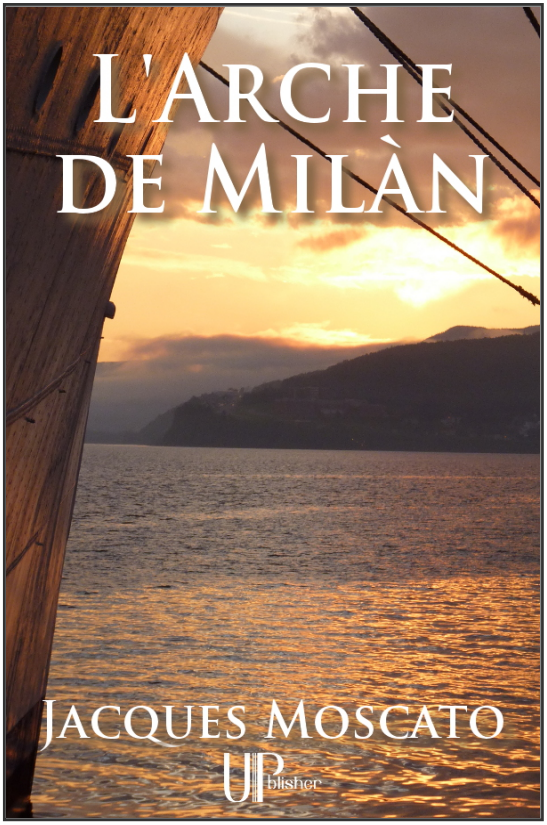
C'était peu de temps après leur admission en classe de troisième. Les événements familiaux s'étaient précipités chez Milàn. Une lettre officielle, transmise par un avocat de la femme de Vasili, annonçait une procédure de divorce en cours. Pas question pour Vasili de s'opposer. Il avait fui le domicile conjugal aux dires de l'avocat ; un ami du fameux cousin Vlada, proche des instances judiciaires officielles. Vasili n'en fut pas surpris. Il exigea en contrepartie la venue de sa fille à chacune de ses vacances scolaires ; il savait bien que ni sa femme, ni son tendre Vlada n'allaient entraver leur propre dessein. Anna-Katrin n'appréciait guère ce cousin prétentieux, ce coucou sans scrupule, comme elle l'avait désigné à son frère lors du dernier écrit ; un échange épistolaire régulier, dont Milàn ne parlait jamais avec le père André, mais que ce dernier n'ignorait pas. Vasili l'avait maintes fois mentionné lorsque Milàn broyait du noir sans raison apparente. Ce nouveau trouble coïncida avec un autre changement. La municipalité venait d'octroyer aux trois immigrés un banal logis communal – servant jadis d'entrepôt – à la condition d'une remise en état à leurs frais. Le modeste montant de la location avait été discuté en commission pour lever toute ambiguïté. Dès l'annonce de cette disposition, Vasili, Tofik et leurs amis n'eurent de cesse de mettre en œuvre tous leurs savoirs. En moins de six mois, trois petites chambres, une cuisine et des sanitaires avaient été aménagés aux côtés d'un coin salon-salle à manger des

plus lumineux. À ses moments perdus, Milàn avait pu approcher tous les corps de métiers. Il avait détaillé au père André la liste des activités observées ; puis celles auxquelles il avait participé. Il ne lui restait plus qu'à s'intéresser aux travaux de la terre pour devenir un bon garçon, selon son oncle Tofik. Confronté aux réalités de nombre d'activités sociales, mais aussi à bien des privations – il ne se passait pas de jour sans qu'il s'interrogeât sur l'éclatement de sa famille – Milàn apprenait à gérer son quotidien en méditant sur ses acquis ; pour ne pas apprendre pour rien. Pour se sentir utile à tout moment.

Son terrain de jeu favori, après l'accordéon et l'outil internet, se situait pour partie dans la bibliothèque du Prieuré ; avec le père André pour guide bien sûr, grand amateur lui aussi de bandes dessinées. L'autre temps de distraction était consacré depuis peu et tous les dimanches matin au terrain de foot de la commune, où son professeur de gym avait réussi à le traîner. Le poste de gardien de but de l'équipe du collège lui avait convenu tout de suite. Oui, il gardait son équipe fièrement après les premiers succès. Dans l'assistance habituelle, à aucun moment il n'avait soupçonné la présence toujours aussi discrète de sa camarade Jalila.

Milàn, Jalila et les autres vont-ils s'entendre? Revenez vite sur la fiche de l'œuvre, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook…

Jacques Moscato vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture.



N° ISBN: 978-2-7599-0156-2

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com